

"Dans les pays les plus divers, j'ai entendu dire - par les hommes mais aussi par les femmes - qu'il fallait d'abord se soucier de la révolution, du triomphe du socialisme, du salut public: plus tard on pourrait s'intéresser aux problèmes des femmes. Mais d'après mon expérience ce plus tard signifie jamais. Certes, il faut articuler les deux luttes. Mais l'exemple des pays dits socialistes prouve qu'un changement économique n'entraîne aucunement la décolonisation des femmes. (...) Pour moi il est hors de doute que la décolonisation de la femme implique un radical bouleversement de la société."

Simone de Beauvoir

in préface de "Histoires du M.L.F."  
Ed. Calmann-Lévy 1977

Nous sommes devant un des mouvements sociaux les plus importants de ce siècle et, peut-être, de l'histoire de l'humanité. Mouvement qui, dans son évolution, présente une convergence de nombreux facteurs:

En premier lieu, la reconnaissance que nous, les femmes, nous formons un groupe bien différencié dans la société. Si notre "analyse de classes" dépasse les données du début de l'industrialisation dans laquelle la barrière de Division passait seulement par la production, il est possible d'affirmer que les femmes forment une classe bio-sociale. Il s'agit d'une formation sociale qui est simultanément déterminée par les structures socio-économiques et par les structures culturelles étroitement liées aux conditionnalismes biologiques. Notre condition biologique, assumée au long des siècles comme une infériorité et comme telle traduite en lois et en comportements, vient renforcer la condition de minorité civique, d'exploitation sociale et économique, qui est commune à d'autres groupes, et lui donner une connotation propre.

C'est pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une onde croissante de mécontentement chez les femmes ait surgi dans le monde ces dix dernières années, s'exprimant dans la prise de conscience de sa condition d'oppression et prenant forme collectivement dans la découverte de sa propre force en tant que groupe.

Ce mouvement social fait suite aux vagues successives de conquête de l'autodétermination et des droits humains des groupes discriminés, sous tutelle ou exploités. Lutte des classes travailleuses contre l'oppression dont elles sont victimes; lutte pour l'indépendance des peuples colonisés; lutte de la jeunesse contre la tutelle et les modèles des adultes. Dans le ressac de toutes ces luttes, les femmes qui s'y sont engagées, vérifièrent qu'elles n'avaient pas cessé d'être opprimées, colonisées et gardées sous tutelle. C'est ainsi que surgit le plus grand mouvement social d'autodétermination de l'histoire. Les uns l'appellent lutte contre le sexisme; d'autres le réduisent à son expression plus spectaculaire des mouvements de libération; les femmes parlent de néo-féminisme et de nouvelle gauche.



Que voulons-nous dire par la désignation que nous donnons à notre effort collectif? Il est certain que le féminisme a déjà eu, ce siècle, deux moments significatifs. Le féminisme qui est né de l'industrialisation a revendiqué pour les femmes l'égalité des droits dans les domaines civique et politique. Mais le droit de vote n'a pas automatiquement apporté le droit social d'être éligible aux fonctions publiques, ni le droit de choisir librement son statut de vie ou son mari et n'a pas aboli la sujétion de la femme à des normes juridiques de domination. Ce féminisme a été un palier nécessaire, mais il nous a laissé encore au seuil de la dignité humaine.

C'est pourquoi, graduellement, un deuxième féminisme s'est développé plus centré sur les droits sociaux d'égalité de salaire, de retour dans le monde du travail, de sécurité sociale, de santé, d'équipements collectifs au service de la famille, des enfants, des malades et du troisième âge - ce sont toutes des carences qui sont supprimées par l'effort des femmes. Un tel féminisme s'est développé surtout au niveau des couches techniques et intellectuelles dont les instruments d'analyse permettaient de reconnaître le leurre de la première étape du féminisme. Ce deuxième féminisme laisse déjà apparaître que l'égalité tout court n'est pas une solution, que vouloir atteindre la même situation que celle de l'opresseur c'est perpétuer le status quo. C'est alors que le mouvement social commence à se transformer en un vecteur politique, à prendre le visage d'une idéologie politique. Cependant dans son effort de conquérir un impact social, un tel mouvement est freiné par les femmes elles-mêmes, aliénées dans leurs valeurs et leurs tâches de "féminité", telle qu'une société d'hommes la voudrait et la rendrait possible.

Mais cette féminité souffre elle aussi d'un profond ébranlement. Véhiculée par la littérature qui la propage aux couches les plus défavorisées parmi les femmes, elle va progressivement se heurter aux problèmes que les intellectuelles identifiaient et dénonçaient déjà. C'est alors qu'a lieu, selon l'heureuse expression d'Edgar Morin, la fusion entre l'onde large et l'onde de choc: le féminisme acquiert un langage concret, existentiel, humain. La féminité acquiert des armes de combat, commence à connaître ses champs de bataille.

C'est au moment de cette fusion et de par sa possibilité que se déchaîne une nouvelle force politique - la force des femmes solidaires entre elles. De là l'enthousiasme que nous mettons dans notre libération personnelle et collective. Ce n'est pas seulement notre propre réalité de personne humaine à s'affirmer comme être complet et à vaincre les déterminismes ancestraux de la société qui est en jeu. C'est aussi notre force collective qui - sans nous enfermer dans un monde féminin clos - doit faire tomber les barrières de classe sociale, d'âge, de race, de nationalité ou d'idéologie et devenir une énergie historique nouvelle.



C'est que le projet politique dont la force solidaire des femmes est porteuse est profondément subversif, touchant les fondations mêmes de la société dans laquelle nous vivons.

Nous sommes plus intéressées par la société que par l'État.

Nous croyons plus dans la libre organisation des personnes que dans les institutions.

Nous jouons le provisoire dynamique contre la stabilité installée.

Nous acceptons l'impulsion des intuitions comme antidote d'une rationalité logique et inhumaine.

Nous misons sur le particulier et le ponctuel comme unique matière du tissu conjonctif de la société qui s'engendre à elle-même.

Nous rejetons viscéralement le mythe du politique et de ses rites, parce que toute son histoire nous montre bien son inopérance.

Nous nous moquons des plans à court, moyen et long terme, parce que jusqu'à aujourd'hui ils se sont traduits rarement dans des choses simples comme l'alimentation, la santé, le toit, l'emploi, la sécurité sociale, la culture, la communication entre les personnes.

Nous voulons esquisser une utopie qui transforme aujourd'hui déjà le concret quotidien.

Et nous savons que nous avons en nous des énergies qui ne sont jamais intervenues dans l'histoire et que, quand cela arrivera, le cours de cette même histoire changera.

Maria de Lourdes Pintasilgo

in "Igreja-em-Diálogo"  
bulletin du Graal - Portugal 1975